

L'ÉCHO

de SAINT-LOUIS & des CARMES
de BREST

REPRISE

Au cours des mois d'été, la jeunesse des écoles et ses maîtres ont pris leurs vacances nécessaires; les travailleurs — ouvriers, employés, cadres, employeurs, patrons — se sont donné quelque répit; les marmans elles-mêmes, d'ordinaire si absorbées par leurs soucis domestiques quand ne s'y ajoute pas encore l'obligation du gagne-pain au dehors, ont essayé de trouver quelques heures, quelques jours pour respirer l'air pur et calme de nos campagnes ou de nos plages. Heureux moments, qui permettent de se refaire, de se reprendre au goût de vivre !...

Heureux moments vite passés. Avec octobre c'est la reprise nécessaire, la marche bourdonnante de la grande machine humaine; c'est à nouveau la pensée de la situation à préparer, de la vocation à suivre; c'est l'application au gain du pain des siens, le souci de la production, et d'une production que l'on souhaiterait accrue, afin que soient assurés aux humains une aisance et un bien-être meilleurs, et à notre ville ruinée tout particulièrement une reconstruction plus rapide des foyers, des ateliers, des bâtiments, des églises.

Octobre, c'est la reprise aussi de la vie chrétienne, la reprise de la vie de la famille paroissiale.

En ville, chacun le sait, l'été venu, c'est la dispersion, ce sont les assistances réduites, parfois squelettiques, aux offices paroissiaux. Cela se constate, et se constate particulièrement dans les ruines. Par contre les chapelles des colonies, les églises des campagnes et des plages, les grands sanctuaires bretons voient les assistances croître et les immenses foules. Rien n'aide mieux à la foi des nôtres eux-mêmes que de se trouver en de telles affluences et de telles grandioses manifestations, rien ne les incline mieux à reprendre, les vacances et les sorties terminées, leurs offices paroissiaux et leur vie chrétienne habituelle.

Avec quelle joie peut se faire, se fait cette reprise, à Saint-Martin par exemple ! L'église très belle, brûlée, mutilée par les hasards de la guerre, enfin restaurée, enfin rouverte au culte, quelle joie pour le pasteur et pour les ouailles de s'y retrouver ! Et quelle espérance de renouveau, de vie spirituelle plus ardente et plus rayonnante ! Quelle espérance pour toute l'agglomération brestoise que cette église domine de sa haute voûte et de son haut et fier clocher !

« Nisi Dominus... ». Si le Seigneur n'en est la pierre fondamentale, à quoi bon ?... A quoi bon la reconstruction matérielle, à quoi bon la reconstruction spirituelle ?... Si Dieu n'obtient pas sa place dans notre vie, à quoi bon le bourdonnement de la grande machine humaine ?

« Non... Il n'y a rien à faire pour abattre cette religion de Moloch !... Nous ne réussirons jamais à la faire, par terre. Il ne nous reste qu'à garder et à former nos jeunes... »

Ainsi s'exprimaient — assez fort pour être entendus, — lors de la grandiose cérémonie de la réouverture de l'église Saint-Martin, deux hommes, qui se tenaient en retrait de l'immense foule; deux hommes venus pour siffler..., et qui, saisis par l'immense foule recueillie et heureuse, ne l'osèrent pas; deux hommes qui trouvèrent dès lors bon de se dire leur dépit et de s'épauler dans leurs intentions;

Nouvelles religieuses

Son Excellence a nommé :
— M. l'abbé Jean Kervella, vicaire à Brasparts.
— M. l'abbé Pierre Autret, professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix, doyen honoraire.
— M. l'abbé Hall, curé de Saint-Michel, chanoine honoraire.
— M. l'abbé R. Le Gall, délégué de l'Administration diocésaine, doyen honoraire.

Paulaouec, ordonné le 1er mai à Paris, est arrivé au Grand Séminaire de Quimper, en vue de la prêtrise.

deux hommes fort bien mis, assez bien en place de toute évidence pour n'avoir rien à craindre personnellement des probables douloureuses conséquences des destructions nouvelles qu'ils se promettaient...

Octobre sera, dans les ruines aussi, la reprise de la vie chrétienne, de la vie familiale, avec tous, avec le désir net et formel d'être, et, si possible, de se sentir, avec tous. Non pas auprès ni au service d'un Dieu Moloch. — Au reste ce Dieu Moloch n'est qu'une caricature que l'on promène pour les besoins d'une certaine cause. Quand les messieurs qui promènent cette caricature voudront bien accepter une situation économique comparable à certaines autres, on pourra peut-être parler de cela, on parlera alors dans la même misère... — Mais auprès et au service de Dieu, du seul Dieu, du vrai Dieu, du Dieu de vérité, de paix, d'amour.

Auprès de ce Dieu, et au service de ce Dieu Père de tous et également soucieux du bonheur de tous, et auprès de Celui qu'il a envoyé, pour que nous « voyions », Notre Seigneur Jésus-Christ, nous trouverons — c'est notre foi, et c'est notre espoir — les secours surnaturels nécessaires à nos forces naturelles, non point pour démolir encore, non point pour augmenter encore le nombre des sans-abris, non point pour multiplier encore les économiquement jetés à la misère, mais pour aider encore, à nouveau, et avec des possibilités accrues, à une plus rapide reconstruction de notre ville, à une plus heureuse marche de la grande machine humaine, à un peu plus de paix et de bonheur.

R. LE GALL.

La prière avec N.-D. du Rosaire

Lorsqu'elle apparut à Bernadette, nous dit H. Lasserre, le premier historien de Notre-Dame de Lourdes, elle tenait en main un chapelet « dont les grains étaient blancs comme des gouttes de lait et dont la chaîne était jaune comme l'or des moissons. Les grains du chapelet glissaient l'un après l'autre entre ses doigts. Et cependant, les lèvres de la Reine des Vierges demeuraient immobiles... Bernadette, dans sa première stupeur, avait instinctivement mis la main sur son chapelet et, le tenant dans ses doigts, elle voulut faire le signe de la croix et porter la main à son front. Mais son tremblement était tel qu'elle n'eut pas la force de lever le bras; il retomba impuissant sur ses genoux ployés.

« D'un air grave et doux qui avait l'air d'une toute-puissante bénédiction pour la terre et les Cieux, la Vierge fit elle-même, comme pour encourager l'enfant, le signe de la croix, et la main de Bernadette se souleva peu à peu, comme invisiblement portée par celle que l'on nomme le Secours des chrétiens, fit en même temps le signe sacré ! L'enfant n'avait plus peur. Elle récitait humblement son chapelet. Comme elle venait de terminer en disant : Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles, la Vierge lumineuse disparut tout à coup ».

Il en fut de même à chacune des apparitions qui suivirent. Bernadette se mettait à genoux et commençait la récitation de son chapelet. Aussitôt l'immaculée apparaissait aux yeux ravis de la voyante en extase, suivait sur son rosaire céleste sa pieux Ave, et lorsque leur prière commune était terminée, disparaissait aussitôt.

Souvenirs et Réalités

C'est surtout à l'heure indécise des soirs d'automne que le sourire de Brest se faisait le plus séduisant. Ici, la transparence et la douceur de l'air y rendent plus sensible le charme de l'arrière-saison dont la perfide et insupportable mélancolie s'infiltrait insidieusement en vous. C'est l'époque des longs crépuscules; les feuilles jaunissantes, détachées des arbres qui se dénudent, chassées parfois par un souffle plus rude du vent, forment des bataillons affolés qui courent en désordre sur le sol avant de s'immobiliser, entassées, le long des ruisseaux ou des allées... car Brest, en ce temps-là, possédait alors ses jardins et une longue ligne verdoyante qui, ceinturant les fortifications de Vauban, alignait ses ormes séculaires du Château à Recouvrance, en passant par le Cours d'Ajot, le Bois de Boulogne, le Bouguen et Kervallon.

Une promenade vespérale permettait de contempler les beaux ciels de flamme au travers des vieux fûts assombrés, dans la sérénité du soir toute baignée du son des cloches qui tintaient l'Angelus dans la tour de Saint-Louis.

C'était le moment où les moineaux de la ville se rassemblaient sur les branches d'un grand marronnier du square La Tour-d'Auvergne dans un grand vacarme de piailllements auxquels venait se mêler la rumeur de la rue de Siam toute proche.

La rue de Siam, les grands boulevards brestois ! Comme nous en étions fiers ! Tous les regards du monde ne la connaissaient-ils pas ? Etroite, elle enserrait entre ses cafés renommés, ses grands magasins, ses vitrines éclatantes, une foule fiévreuse qui contondait dans ses fûts mouvants, sous l'incendie des enseignes lumineuses, l'effluve blanche de la région et de l'arrière-pays, vendeuses et grandes élégantes, étudiants, uniformes et cols bleus. Au milieu du tumulte éclatant souvent le timbre rageur de l'archaïque tramway qui, tout grinçant, demandait la voie libre. A l'extrémité, le Grand-Pont, d'où l'on découvrait, blotties sous le Château, des flottilles de petits vaisseaux dont les hublots, luisant comme des étoiles, jetaient des rubans de feu dans les eaux noires de la Penfeld.

Un grand souffle dévastateur a passé, un sombre chapitre — le plus noir sans doute — a été ajouté à l'histoire de notre vieille cité : l'ancien Brest n'existe plus !

Aujourd'hui, plus de ramures pour voiler les couchants d'automne. Certes, les crépuscules resplendissent toujours; mais leur beauté revêt maintenant un caractère tragique quand, seules, se détachent sur l'occident embrasé la silhouette gigantesque de la grue de l'arsenal et l'ombre des ruines ajourées de l'église Saint-Louis.

Beau sanctuaire, qu'étes-vous devenu ? Il vous est sûrement arrivé de vous arrêter dans la nef sans voûte, entre les murs meurtris autour desquels tournoient des vols de corbeilles. Près du porche s'amoncellent, en un haut tas désordonné, les pierres qui composaient la tour; de l'autel et du chœur, il ne reste plus que des vestiges, ici des éclats de marbre, une marche de granit, là deux tronçons de colonnes restés debout; les graminées, l'armoise, la mauve et le bouillon-blanc ont tout envahi. Le silence, le mot désolation vous oppressent; en ce lieu, le mot désolation livre entièrement sa signification profonde. Ajen-tout, le regard n'embrasse qu'un désert d'où émergent, ici et là, quelques bâtisses plus ou moins blessées.

Faut-il s'attarder à de vains et multiples regrets ? Regardons par dessus la ville rasée; là-bas, se découpant sur les fonds bleutés de la rade, le massif Château se dresse sur son roc, toujours solide quoique blessé, témoin inébranlable du passé et symbole de la résolution d'une ville qui naquit à ses pieds et qui ne veut pas mourir. La dernière page du sombre chapitre est tournée, le chapitre suivant commence à s'écrire.

Incontestablement, la ville renaît. S'il en était besoin, nous pririons les sceptiques de vouloir bien jeter un rapide coup d'œil en arrière; ils se rendraient alors compte de l'importance des travaux entrepris ou accomplis depuis la libération. Ceux qui rejoignent Brest après les derniers combats se rappellent l'aspect hallucinant que présentait la ville à ce moment; partout des pans de murs effondrés, des carcasses martyrisées d'immeubles entièrement vidés surgissant d'un indescriptible chaos de pierres, de poutres calcinées et de ferrailles tordues; la place de la Liberté, retournée comme par une charrie tannée, n'offrant à la vue éperuvante que d'innombrables cratères ou se bordaient des arbres décharnés ou se trouvaient des racines en l'air; naturellement, plus aucune trace de rues.

Ce fut l'époque où les nécessités vitales réalisèrent, pour un temps,

l'égalité sociale. Seules fonctionnaient quelques cantines qui réunissaient des gens de toutes conditions, le patron et l'ouvrier, le directeur et l'employé, tous partageant la même gamelle, bien fruste en vérité, buvant de la même eau que les pompiers de la ville et de la Marine allaient puiser au loin et rapportaient dans des fûts, plus précieux que des tonneaux de Bourgogne. Le soir, la lumière vacillante des quinquettes — comme au grand siècle — éclairait seule ces agapes fraternelles, au sortir desquelles il ne restait plus à chacun, après avoir retrouvé les ténèbres et le chaos, que la ressource de rejoindre son logis d'occasion où la pauvre flamme d'un mauvais clerc jaune ne réussissait pas toujours à dissiper l'angoisse du silence impressionnant éprouvée en traversant les ruines mortes, silence que troublait seul, parfois, le grincement d'un bout de ferraille secoué par le vent d'automne.

Franchement, il faudrait faire preuve de mauvaise foi pour refuser de reconnaître qu'un immense effort a été accompli depuis cette période héroïque. Sans doute — et combien nous le comprenons — les nombreux foyers logés en baraque et les milliers de réfugiés encore retenus dans leurs lieux de repli estiment-ils que la reconstruction ne travaille pas assez vite. Cependant, les carcasses mutilées ont été abattues, le sol de la vieille ville est nivelé, les voies nouvelles sont tracées; partout retentit l'activité de nombreux chantiers, de nouveaux quartiers s'édifient autour de Saint-Martin devenu provisoirement et par la force des choses le cœur de la ville. Si la rue de Siam n'est toujours qu'un désert, la Cité commerciale, le jour, et le soir, l'accueillante rue Jean-Jaures — pour nous faire patienter — s'efforcent de leur mieux à jouer le rôle que la célèbre artère tenait si bien autrefois et qu'elle retrouvera bien, quelque jour... au moins nous l'espérons.

Le 18 septembre dernier, anniversaire de la Libération de Brest, au cours d'inoubliables cérémonies, l'église Saint-Martin, en partie restaurée, a été rendue au culte. A cette occasion, les cloches, muettes depuis le passage de la tourmente, ont déversé sur la ville heureusement étonnée le flot de leurs ondes sonores. Puis, sentant-elles, en dépit des difficultés toujours croissantes et de l'incertitude des temps, avoir été pour tous le signal d'un nouvel élan et puisant l'écho de leur carillon joyeux être parvenu jusqu'au cœur des exilés, dispensateur d'un nouvel espoir !

VAL-ANDRYS.

L'homme vit-il seulement de pain et de spectacles ? Aussi bien que des bras et un corps, il a une âme, un esprit...

« La vérité demeure la vérité, même si provisoirement elle est réduite à un rôle de serf, même si elle perd la voix... »

Card. MINDSZENTY.

Colonie 48 à Tibidy

Vous pourriez chercher bien loin, tout à la ronde, sans dénicher une Colonie de Vacances aussi favorisée que la nôtre. Des connaisseurs nous l'ont assuré; mais, déjà, nous en étions convaincus.

Tibidy fait l'admiration de tous ceux qui le découvrent. Qu'en est-il alors de ceux qui y séjournent ?...

Rien d'étonnant que l'espace logeable y soit trop réduit pour les demandes qui affluent chaque année. Bienheureuse est la centaine d'enfants qui, au mois d'août, fait partie de la Colonie « Jole et Santé des Jeunes Brestoises », nom bien mérité s'il en fut.

La Jole ?... Du matin au soir, elle éclate à Tibidy... pas d'heures mortes, chez nous... Le soleil baigne-t-il, de ses rayons dorés, les heures matinales ?... les petits oiseaux s'étourdissent-ils de joyeux trilles dans les bocages du parc ?... ou bien, la vilaine brume offusquée-elle l'horizon et réduit-elle au silence les musiciens ailés ?... Qu'importe ?... C'est l'heure du lever à la Colonie... Aussitôt, de toutes les directions, la grande demeure retentit de voix claires et chantantes. Cent fillettes descendent rapides, surgissent de partout, envahissent les vastes pelouses pour y pratiquer le « dérouillage ». On se ventile les poumons. On les revivifie.

Lorsque, dans nos promenades, nous lançons avec enthousiasme nos chansons pures de la jeunesse en marche, les yeux s'éclairent sur notre passage; la joie, la sympathie, transparaissent sur les visages rajeunis. Notre gaie est si évidente qu'elle en devient communicative.

Même, il nous est arrivé de faire accourir, lors d'une trêve au cours d'un battage de blé, un groupe nombreux de travailleurs qui ne se lassaient pas d'écouter quelques

bons morceaux de notre répertoire. Le bouquet en fut incontestablement un canon mimé aux résonnances de sonnerie de cathédrale. Et nous poursuivîmes notre route, heureuses du rayon de soleil versé au cœur de ces braves gens.

C'est toujours le chant qui réjouit l'écho pour sonner le rassemblement, qui commence et termine les réjouissantes agapes fraternelles, qui traduit notre ardeur patriotique quand se déroulent les pils du fier drapeau, qui clame aux rivages voisins notre amour pour Jésus, notre piété filiale pour Marie.

Mais surtout, c'est le soir à la veillée, quand le ciel sort tous ses joyaux : améthystes, turquoises, jades, rubis et sardines, que, galvanisées, nos « Colones » mettent toute leur âme dans leurs chants qu'entrecroisent les anecdotes fleuries de M. l'Aumônier, les essais d'art dramatique ou, plus d'une nous révèle de véritables talents d'artistes.

Puis, quand la zone d'ombre s'étend, quand les flots glauques se poudroient d'argent sous ses rayons de lune, qu'au loin le Menez-Hom fait le gros dos au ciel en veillée, un dernier chant calme, pieux, apaise l'agitation du groupe tout à l'heure trépidant, qui s'en va dormir d'un bon sommeil réparateur après les ébats du jour.

La Santé ?... Voyez et admirez nos bonnes joues pleines sous une peau ambrée !... Mais aussi quel appétit !... Et dire que le pain reste rationné par l'Office Départemental !... que le marché noir est interdit !... Comment s'y prit notre chef cuisinier pour organiser ses menus ?... C'étaient les belles ovations à l'arrivée des plats, et c'est de l'admiration que le cuisinier et les serveuses évitaient d'être portés en triomphe par les « affamées » en délire...

Par beau temps, le couvert est dressé en plein air. Si le crachin menace, les tables sont rentrées sous les tentes-réfectoires. Et cette alternance de cadres nouveaux augmente l'appétit des convives. La santé prospère dans la joie qui règne en maîtresse.

Les activités diverses : ménage, jeux, sport, se succèdent au rythme du temps. Après quelques jours de « climatization », où les nouvelles se familiarisent avec la vie de colonie, après que les aptitudes des unes et des autres ont été étudiées, les équipes sont constituées. L'aide fraternelle va maintenant s'épanouir à l'aise au sein de notre grande famille.

On fait de l'éducation physique. De nouveaux brevets sportifs sont acquis. On s'adonne à la natation. Le « footing » n'est pas délaissé. Les grandes rayonnent aux environs, à l'antique abbaye de Daoulas, aux fameuses carrières de Kersanton... Pendant ce temps, les petites font sagement un tour en barque, ou s'amuse avec des riens. Et ces riens, laissés à leur seule industrie, produisent des merveilles marquées au coin d'une élégance native. Des feuilles, des algues, deviennent, en un tournemain, de ravissantes toilettes.

La Sœur ou la monitrice qui, dans le sous-bois, raconte une histoire à son jeune entourage, doit faire bien des efforts pour en suivre, elle-même, le fil. En face d'elle, sur une grosse souche garnie de lierre, trône une délicate enfant toute parée de feuillage artistique agencé. La fillette est d'autant plus jolie qu'elle l'ignore. L'expression attentive de son fin visage s'allie admirablement à son maintien d'une majesté royale. Parure du personnage, décors de la scène, tout contribue à faire rêver d'une petite reine entourée de sa cour assise à l'entour du trône de lierre. Et les petites courtisanes semblent sous le charme, car, si le récit de la narratrice intéresse, les regards vont et viennent d'elle, dont on ne veut pas perdre un mot, à la reine que l'on a plaisir à admirer.

Quant aux grandes, tout est pour elles occasion d'étudier la nature environnante. C'est le cœur battant qu'on assiste à la tempête du 7 août. Le rythme haletant de la mer, le galop effréné des vagues déferlant sur les escarpes rogneuses de notre îlot, furent pour plusieurs une impression neuve dont le souvenir restera, tout ensemble, grandiose et terrible.

Autour de notre îlot si joli et qui

(Suite page 2.)

Le Chanoine Le Berre

Le 19 septembre dernier, après avoir souffert pendant près de cinq ans d'une paralysie qui le privait de toute activité, M. le chanoine Eugène Le Berre s'éteignait dans le Seigneur à la maison de repos de Pont-l'Abbé. L'ECHO se devait de rendre un dernier hommage à celui qui fut, durant de longues années, l'un des précieux collaborateurs de Mgr Roull.

Né à Quimper en 1870, ordonné prêtre en 1894, M. l'abbé Le Berre était, l'année suivante, nommé vicaire à Locudy, puis à Saint-Louis de Brest en 1897. Aumônier militaire de la place de Brest en 1914, il était, en 1920, nommé recteur de Saint-Melaine de Morlaix. En 1928, son état de santé ne lui permettant pas de continuer le ministère paroissial, il dut effectuer un séjour dans le midi de la France. Il fut ensuite chapelain à Plougasnou, puis chanoine titulaire de la cathédrale jusqu'en 1945. C'est alors qu'il dut entrer à la maison de repos de Pont-l'Abbé.

A Saint-Louis, M. Le Berre fut chargé tour à tour des différentes œuvres qui peuvent incomber à un vicaire de grande paroisse, mais où il excella particulièrement, ce fut dans la direction du chant paroissial, où son activité trouvait à se multiplier.

Sans parler, en effet, des chœurs à gages, qu'il avait su, d'ailleurs, fort bien styler, M. Le Berre avait créé une maîtrise comprenant une trentaine d'enfants, auxquels il donnait cinq répétitions par semaine. Cette maîtrise, loin d'être un décor d'apparat, assurait le chant intégral de tous les offices paroissiaux.

M. Le Berre fonda également la société Palestrina, qui exécutait, aux jours de grandes fêtes, des messes polyphoniques conformes à l'esprit du *Motu proprio* de Pie X. Les parties de soprano et d'alto furent d'abord exécutées par les enfants de la maîtrise, puis par des voix de femmes.

En 1917, M. Le Berre, que son poste d'aumônier ne privait pas de toute activité paroissiale, décida de faire participer les fidèles au chant des offices, et, dès lors, il se tint dans la grande nef, afin de diriger et d'entraîner l'assistance; il ne craignait pas d'ajouter à ses nombreuses occupations une répétition hebdomadaire de chant grégorien. En 1918, c'était le rétablissement du chant des Ténébres, enfin, avant son départ pour Morlaix, M. Le Berre couronnait son œuvre par l'organisation d'une journée liturgique le 29 juin 1919, avec chant complet de l'office des saints Apôtres Pierre et Paul. Mgr Duparc avait bien voulu accepter la présidence de cette fête qui fut ainsi rehaussée par l'éclat des offices pontificaux.

Il semble que pour beaucoup des anciens paroissiens de Brest — ou de Morlaix — M. Le Berre ait été avant tout un grand artiste, auquel reste attaché le souvenir de la Société Palestrina, voire même des concerts qu'il savait organiser en ville, au profit des œuvres. Ce serait, nous le pensons, ne retenir qu'un aspect de celui que nous regrettons aujourd'hui. M. le chanoine Le Berre fut autre chose qu'un musicien : il fut, avant tout, un prêtre d'une très grande piété. Profondément pénétré, dans le sanctuaire, de la majesté divine, il ne pouvait admettre, non seulement en artiste, mais surtout en chrétien, que l'imperfection s'installât ou demeure là où résidait la Perfection.

Le chant grégorien étant le chant qui doit accompagner la prière liturgique, il s'en servait certes, comme d'un puissant moyen d'apostolat, mais pour lui, la prière dépassait de loin le chant, et celui-ci n'était particulièrement soigné que pour la plus grande perfection de celle-là. Pas une répétition n'avait lieu sans que l'idée-prière fut mise en lumière soit par

Colonie 48 à Tibidy

a son nom dans l'histoire, flotte toujours l'âme du grand apôtre breton. En effet, au V^e siècle :

De cette terre,
Saint Guénolé
Fit un lieu de prière
Encadré de beauté.

Nous voulons nous en souvenir. Sous la direction de M. l'Aumônier, dont la parole facilite nos courtes méditations...

Nos jeunes âmes
Veulent encore
Entrettenir la flamme
Lui garder son essor.

Et du ciel, le bon Saint Guénolé doit bénir tout le groupe qui, à « Théopégie », « Ty-Pédi », maison de prière, continue son éducation chrétienne et sa claire ascension vers l'Idéal.

Ainsi donc l'île
De Tibidy
Reste toujours fertile
En fleurs de Paradis.

l'explication des textes latins, soit par un commentaire approprié.

Un tel maître devait laisser à St-Louis une marque ineffaçable : le goût sûr de la liturgie et des offices bien chantés. Ses successeurs ont continué son œuvre, mais il serait regrettable que la suspension provisoire de la vie paroissiale marquât un arrêt définitif dans le développement de cette œuvre.

Que ce souvenir de M. le chanoine Le Berre soit donc la préface d'une étude qui paraîtra mensuellement sous la rubrique : chronique liturgique.

G. B.

Y pense-t-on ?

« Aujourd'hui que l'humanité est menacée de complète destruction par la libération des forces atomiques, les gens commencent à se rendre compte que la seule protection efficace consiste en un développement moral plus grand et plus élevé. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'homme a peur de ce qu'il a fait avec son intelligence et se demande s'il a choisi la bonne voie... »

Le Comte de NOUY,
dans « L'homme et sa destinée ».

M^e H. LE CALLOCH

Une vieille figure brestoise vient de disparaître. M^e H. Le Calloch, avoué honoraire, est mort, il y a quelques semaines, à Saint-Brieuc. Ses obsèques ont eu lieu dans cette bonne ville qu'il aimait, son inhumation à Brest où il a vécu et donné le meilleur de lui-même. Mais les vacances, avec la dispersion qu'elles entraînent, n'ont pas permis à tous ceux qui le connaissaient ou à qui il avait rendu service — et ils sont légion — d'assister à cette ultime cérémonie. Parmi ceux qui déplorent cette absence forcée se trouvent de nombreux anciens du Patronage Saint-Louis.

M^e Le Calloch fut, de longues années durant, le président de l'Armoricaine : un président prévenant, aimant, doublé d'un conseiller avisé. Vous le revoyez sans peine, n'est-ce pas, tel qu'il était, vous tous qui l'avez connu. Vous vous rappelez son visage ouvert, empreint de bonté... sa moustache abondante, sa voix métallique... mais qu'importait la voix, chaque fois qu'il nous rendait visite c'était avec son cœur qu'il nous parlait !

Avant que pour la dernière fois il eût à nous adresser la parole c'était au cours d'une réunion générale du jeudi qui se tenait dans la grande salle du Patronage, il avait eu l'occasion, en fervent yachtman qu'il était, de doubler le cap Saint-Mathieu. Le monument aux « Marins morts pour la France » l'avait frappé. L'idée, il le reconnaissait, était généreuse. Mais ce monolithe, dressé face au grand large, n'avait guère de sens pour lui, ni de « portée ». Il aurait mieux compris, au sommet de cette stèle, l'emblème du Christ, dont les bras étendus auraient signifié, pour les marins si souvent en danger, une Protection. Cette pensée dépeint l'homme. M^e Le Calloch s'autorisait de ce souvenir personnel pour nous rappeler la valeur, l'importance, la puissance de notre foi, et nous inciter à poursuivre notre effort, à rayonner le Christ, sans qui rien de stable ne peut être construit...

Ses visites nous faisaient plaisir. Plus, elles nous faisaient du bien. Pour cette sollicitude qu'il a portée à l'Armoricaine, durant tout le temps qu'il lui a consacré, les Anciens du Patronage Saint-Louis se doivent de lui exprimer leur gratitude. En Chrétiens, ils auront une pieuse pensée pour le repos de l'âme de leur ancien Président.

Il y a cinquante ans, « l'Armoricaine » était une « idée » en marche. Déjà ! Elle a continué. Elle continue. Les Brestois n'ignorent pas que la vieille Armor a surmonté les dures épreuves de la guerre et de l'occupation. Sa fusion avec le Patronage Saint-Martin nous a donné l'Entente « Armor-Avenir ». L'Entente existe si bien et est si pleine de vie et d'espérances qu'il faut encore compter avec elle tant sur le plan brestois que sur le plan régional. Sa tenue — et son classement — au concours de gymnastique du 11 juillet dernier, son match, tout récent, contre l'A. S. B., équipe « supra division d'honneur », montrent bien ses ressources et ses possibilités. L'Entente a besoin d'être encouragée, soutenue. C'est dans ce but que les « Amis de l'Entente » se sont groupés. Existe-t-il des Anciens, des chevronnés de l'Armoricaine qui n'ont pas encore offert leur appui, leur réconfort à ceux qui poursuivent leur effort de jadis, travaillent pour la même cause, animés qu'ils sont par le même idéal ? Chers Anciens de Saint-Louis, relevez donc la tête, comme le fait la fière devise de l'Armoricaine... On compte sur vous. Au nom de l'Entente Armor-Avenir, d'avance : Merci !

Prise d'Habit

Mlle Yvonne Belleau, postulante Missionnaire, a été admise à la Prise d'habit, le 8 septembre, dans la chapelle des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame des Apôtres, à Venissieux.

Scènes d'hier et d'aujourd'hui LA FOIRE AUX PUCES

Les fêtes de la Saint-Michel battaient son plein... Grande, mince, la femme allait, inspectant les pittoresques étalages de ces dames de la « foire aux puces »...

Cherchait-elle quelque chose ? Non, elle faisait son « tour », désertant pour une fois le Cours d'Ajot, où, d'habitude, elle menait Pierrot.

Pierrot n'était pas un chien, fox laid et tordu curieusement, Loulou de Poméranie blanc comme neige et au caractère intraitable. Non, Pierrot était un garçonnet de six ans ni beau ni laid, mais charmant et sympathique avec son nez en trompette, sa mine chiffonnée et son manque absolu de timidité.

Il y avait foule : paysannes à l'air fatigué de l'occasion, petits vieux du type « économiquement faibles » cherchant le vêtement qui fait « presque neuf » et cache un peu moins mal une pauvreté nouvelle dont on a honte ; écolières en cheveux, nanties de cartables fatigués, se bousculant, secouées d'un gros rire un peu niais ; jeunes gens à l'âge bête gonflés de prétention sottie et affichant une morgue vulgaire ; bricoleurs de tous poids en quête de cliets anglaises, de marteaux... ; ménagères négligées en mal d'assiettes pas trop ébréchées pour combler les vides causés par les gosses dans la vaisselle familiale. Tout ce monde avançait lentement, à un rythme de bœuf. Le bruit était fait de mille réflexions qui se croisaient et du choc des ustensiles de cuisine ou des bibelots.

Pierrot n'était plus avec sa mère ; un remou l'en avait séparé une fois de plus et, tout heureux de cette liberté momentanée, notre bonhomme s'était faufilé au premier rang. Ce qu'il était bien plus intéressant que d'être tenu par la main presque en laisse, quoi ! Pivotant sur ses petits pieds, intéressé autant par ses voisins que par l'étalage, Pierrot regardait à sa droite une canne raide comme une épée sur laquelle s'appuyait un vieux monsieur dont les jambes en manches de veste révélaient la qualité d'ancien cavalier ; à sa gauche, juste au niveau de sa frimousse, une main aux doigts jaunâtres tenait une cigarette blonde et odorante, élégance suprême de la jeunesse dorée. Pierrot levait la tête pour dévisager tour à tour les propriétaires de la canne et de la cigarette : le vieux monsieur était maigre et sa peau blanche était tirée sur ses os ; le beau jeune homme l'attirait davantage, et

Pierrot, naïvement, trouvait superbes ses cheveux bouclés qui lui tombaient dans le cou, sa petite moustache fine comme en portaient les « mesieurs » dans les films, sa veste de velours côtelé et surtout les énormes chaussures avec d'impressionnantes semelles blanches en crêpe (c'est drôle, pensait-il, c'est pas pareil que les crêpes qu'on mange).

Soudain, son œil fureteur avisa, en plein milieu de l'étalage, un magnifique Mickey ; il n'en avait jamais vu d'aussi beau, sauf au cinéma bien entendu. Ce Mickey était bien un peu écaillé, mais il arborait toujours une rutilante culotte rouge à bretelles blanches d'où ne sortait plus de queue ; cette dernière infirmité ne le rendait que plus touchant et donnait encore plus de prix à sa mine gausseuse.

Pierrot, les mains aux genoux, se pencha, s'accroupit jusqu'à s'asseoir presque sur les merveilleuses chaussures du zazon, lequel se recula avec prudence et laissa tomber : « C'qu'y peut être canulant, c'gnare-là ! »

Pierrot était hors du monde habituel ; il était en grande conversation avec le Mickey, faisant lui-même questions et réponses :

« Ousque t'a perdu ta queue ? » — « C'est le chat qui l'a mangée. » — « Ou qu'il est ton chien ? » — « Il est allé à la chasse... »

La vieille mère qui tenait la boutique interpella le gosse d'une voix pointue qui sifflait entre les gencives édentées :

« Tu veux le Mickey, p'tit ? » — Pierrot avait l'âme candide, et tendit la main en déclarant : « Oh ! oui, j'veux bien ! »

« Tas des sous ? » — Un peu démonté, Pierrot se répandit en explications convaincantes :

« Non, pas sur moi... Mais, j'en ai chez moi dans ma tirelire... Et puis « mamman », elle en a plein dans un sac ; et le sac, il est dans l'armoire, derrière les « combines » à mes sœurs... Et puis, papa y donne tout plein d'argent à ma mamman... pour moi... »

A ce moment, une main gantée de daim prit la menotte de Pierrot, pendant qu'une voix douce disait : « Viens, mon petit... on t'achètera un tout neuf... »

Et Pierrot quitta malade lui le sympathique Mickey auquel il envoyait un regard de profonde tendresse voilé de mélancolie... T. P.

Lendemain

du Congrès marial du Centenaire

Le Congrès Marial du Centenaire des Enfants de Marie Immaculée a été un véritable événement, tant par le nombre des congressistes que par leur enthousiasme.

Les 10.000 déléguées venues de toutes les provinces de France et les 2.000 venues de l'étranger ont démontré qu'après avoir subi, comme les autres œuvres, le choc des bouleversements moraux des 30 dernières années, les Enfants de Marie se sont merveilleusement ressaisies et adaptées, et qu'elles se présentent aujourd'hui comme l'une de nos plus belles œuvres de jeunes filles et comme l'une des plus indispensables.

Dispersées, happées par les dures nécessités de la ruine de leur ville, nos Enfants de Marie n'ont pas eu la joie de se rendre à ce beau congrès. Elles ne se réjouiront pas moins de son grand succès, et elles ne reviendront qu'avec attention à son thème essentiel : *tradition et renouveau*, et aux consignes, par exemple, données par S. Em. le Cardinal Gerlier à cette occasion :

« ... Enfants de Marie ! Un titre dont quelques-uns croient pouvoir sourire, comme s'il était vieilli et dépassé. Mais cela n'est pas... »

« Aux imprudentes qui voudraient tout démolir, comme si les ruines pouvaient être la base solide d'une maison restaurée, vous rappelez qu'il y a des réalités exaltantes qui ne changent jamais. Il sera toujours vrai, jeunes filles, que l'enthousiasme ne peut vivre que dans un cœur pur ; que rien de solide ne s'édifie sans cette vraie connaissance de soi-même qu'engendre l'humilité ; qu'on ne saurait être le disciple de Jésus, notre Maître, si on ne met pas au premier rang, comme il le veut, cette ardente charité fraternelle capable d'abolir toutes les discordes, de renverser toutes les barrières et de procurer le rapproche- »

ment de tous les hommes, de toutes les classes de la société et de tous les peuples, en préparant la justice sociale.

« D'une volonté souriante mais ferme, vous maintiendrez tout cela contre le courant des illusions contemporaines. »

« Mais vous prouverez en même temps que vous comprenez les besoins, les appels anxieux de l'époque tourmentée où Dieu vous a fait vivre... Dociles aux consignes du Pape, vous serez dans vos paroisses et partout, les ouvrières rayonnantes de l'Action Catholique... »

« Alors ce Congrès marquera une date dans votre vie, comme dans la vie de l'Eglise. Vous n'en repartirez pas telles que vous y êtes arrivées. Si vous étiez ardentes déjà, vous ambitionnez de devenir saintes ; un peu tièdes, vous promettez à Marie d'être désormais ferventes ; médiocres, ou peut-être pires que cela, vous vous lancerez d'un bond généreux dans la lumière... »

“L'ÉCHO”

A bien des reprises, l'on est invité à son enterrement. Ça vous vient, comme ça, de gens souriants...

Chose curieuse, l'enterrement ne se fait pas.

— Vous n'avez personne, vous n'avez que des ruines... — ?... — Bien oui. — Bien non, ici c'est comme les champs de batailles, c'est comme les régions dont la population a été transplantée... c'est plein d'âmes, c'est plein de revenants...

Tel flot, c'est l'ilot numéro 1... Le long de telle rue, c'est dix I.S.A.I. qui sortent leurs fondations...

Ces grands murs là-bas, ça monte...

Ces fouilles, ces tranchées, c'est pas des éboulements...

Ces artères dessinées, empierrées, goudronnées... Ces grands égouts magnifiques...

Ça vit, ça se construit... Ça attire... Et toutes les âmes des héros morts, et toutes les âmes des héros vivants.

« L'ECHO », c'est pour ces âmes, pour celles qui rôdent tout enrobées dans leurs corps là à vous toucher...

Et pour celles qui rôdent de très loin parfois, de tous les lieux de repli, de tous les lieux de transplantation... Croyez-moi, c'est du monde, ces âmes revenantes, ça anime follement ce que vous dites des ruines.

C'est pour ces âmes-là que « L'ECHO » ne se laisse pas enterrer.

Ça vous gêne-t'y ?

Moi pas, ça me va.

Je n'aime pas les prisonniers oubliés, les déportés oubliés, les transplantés oubliés...

Et eux non plus n'aiment pas ça...

« L'ECHO » est adressé à eux tous, « L'ECHO » est adressé à tous les bien-faiteurs et à tous les paroissiens de Brest-Centre qui veulent bien donner leur nouvelle adresse, et qui ne renoncent pas à l'espoir de voir les ruines refluer.

« L'ECHO » compte sur eux tous pour le réclamer et le répandre. C'est possible, ça.

Ça se fait, et ça se fera.

Tous y aidant.

« L'ECHO » paraît désormais vers le 15 de chaque mois.

Pour les abonnements, rien ne change : comme jusqu'à ce jour, ceux qui sont sortis de la misère paient pour eux-mêmes et pour les autres.

Abonnement ordinaire : 100 francs. C. C. Rennes 930.82. M. l'abbé Le Gall, R. prêtre, 11, rue de l'Harteloire, Brest (Finistère).

Collège Saint-Louis

Résultats

des Examens du Baccalauréat

Année scolaire 1947-1948

Ont été définitivement reçus au baccalauréat :

Classe de Première. — Marcel Quémeur, Louis Gouriou, Pierre Léost, André Bourlés, Joseph Cadiou, Joseph Garziel, Jean Le Bars (mention assez bien), Henri Lesné, Joël Lesné, Joseph Bourhis (mention assez bien), Francis Cadiou, Joseph Fichou, Yvon Gouhen (mention assez bien), Henri Rolland.

Classe de Philosophie. — Jean Bihanais, André Bourbigot, Jean Cariou, Claude Diamédo (mention assez bien), Yves Gourmelon, Paul Labat, Jean Le Grannec (soit 7 élèves reçus sur 9 présentés).

Classe de Mathématiques-Elémentaires. — Edouard Cloâtre, Jean Du Buit (mention assez bien), François Fertil (mention assez bien), Jacques Guillemet, Louis Hascocq, Jean Jahn (mention assez bien), Jean Kerroch, Pierre Le Gall (mention assez bien), Pierre Mahé, Roger Mahé, Jean Perrot (soit 11 élèves reçus sur 11 présentés et 4 mentions).

OFFICES

au 11, rue de l'Harteloire

Dimanche : Messes à 7 h. 30 et (grand-messe) à 9 h. 30 ; Vêpres et Bénédiction à 17 heures.

En semaine : Messe à 7 h. 30.

CATECHISMES

Le jeudi, dès 9 heures.

Le gérant : R. LE GALL

Imp. Commerciale du « Télégramme », 25, rue Jean-Macé, Brest

Nos Berceaux

Foyers

Tombes

BAPTEMES.

— Armel, frère de Luc, Gilles Hervé et Guyonne Blanchet Magon de La Lande, Porte Fautras, Brest, le 14 août.

— Jean-Paul, deuxième enfant de M. et Mme Jean Della, Kerbrat-Plougoulm, le 7 août.

— Christine enfant de M. Jean Milin et Mme, née Christiane Augès, impasse Beg-Avel, Saint-Marc, le 1^{er} octobre.

— Michel, premier enfant de M. Yves Berder et Mme, née Marie Bihanais, rue Y.-Collet, Saint-Michel, le 1^{er} octobre.

— André, premier enfant de M. Yves Auffret et Mme, née Yvonne Prigent, 16, rue Armorique, Brest, le 27 septembre.

Nos félicitations.

MARIAGES.

— Mlle Marie-Thérèse Godebert a épousé M. Jean Richou, à Saint-Michel de Brest, le 31 juillet.

— Mlle Jeanne Le Duff a épousé M. Lucien Danet, à Saint-Michel aussi, le 2 octobre.

— Mlle Jeanne Cren a épousé M. Roger Chichou, à Saint-Gilles (Orne), le 5 octobre.

Tous nos vœux de bonheur.

DECES

— M. Athanase Vacheront, ancien maire de La Forest, pleusement décédé en son domicile, à La Forest, à l'âge de 73 ans, obsèques et inhumation à La Forest, le 15 juillet.

M. Vacheront était l'un des grands bienfaiteurs de Saint-Louis aussi. Pour ne rappeler que ce qu'un chacun a vu, les beaux sapins qui rendaient à notre crèche de Noël un cachet si grandiose, c'est lui qui les offrait chaque année.

— M. Charles Dominique, ex-équiper premier de l'Armoricaine, décédé à l'hôpital maritime et inhumé en juillet au cimetière de Brest.

— M^e Henri Le Calloch, avoué honoraire près le tribunal civil de Brest, décédé à Saint-Brieuc, le 15 août, obsèques à Saint-Brieuc et inhumation au cimetière de Brest, le 18 août.

M^e H. Le Calloch a été pendant de longues années le Président très vigilant et aimé du Patronage Saint-Louis et de ses diverses sections.

— M. Jean Guéna, sous-lieutenant, tombé en 1940, dont les restes glorieux ont été exhumés et inhumés à Brest en septembre au milieu d'une grande affluence d'amis.

— M. le chanoine Le Berre, ancien vicaire de Saint-Louis, décédé à Pont-l'Abbé, le 19 septembre, obsèques et inhumation à Quimper le 21.

Pour eux tous, nos prières. Pour leurs parents, nos vives condoléances.